

est folle, et les trois petiots sont à notre charge, ce sont nos petiots à c't'heure.

La voix du pêcheur, claire au début, s'était voilée ; il acheva sa phrase presque en hoquetant. Un sanglot s'écrasait dans la gorge.

—Et après ? dis-je, empoigné par son regard tragique.

—Après, c'est très triste, c'est trop triste... D'ailleurs, demandez-le au patron Mathieu qui vient là-bas. Il y était, lui, quand Nandrin a trépassé.

Notre cercle s'ouvrit et on attendit sans mot dire que le nouvel arrivant fût plus rapproché. Il s'avancait lentement, avec ce balancement particulier aux hommes de la mer. Un collier de barbe grise entourait son visage hâlé, coupé dans tous les sens de rides profondes.

Il s'arrêta à un mètre de nous, examina de ses petits yeux gris notre groupe, secoua les cendres de son brûle-gueule et se remit à fumer à petits coups, sans mot dire.

J'abordai le patron Mathieu, et sans préambule je le priai de nous parler de ce Nandrin auquel tous les gens de la côte réservaient un souvenir mystérieux et mélancolique.

Mathieu ne bougea pas. Un marin comprit et il expliqua cette interruption.

—Patron Mathieu, le Monsieur va partout parler aux gens pour leur expliquer qu'il ne faut pas boire, que ça ne vaut rien.

—Alors, fit Mathieu avec résignation, je vais vous dire.

Il vida sa pipe, s'essuya la bouche du revers de sa manche et commença :

—J'ai cinquante ans. Il y a trois ans que je ne bois plus que de l'eau. Avant ça, j'étais l'ivrogne le plus complet qu'on ait rencontré. Pas méchant, pas vrai, vous autres ? Mais j'étais seul, et tout l'argent que je gagnais passait en rasades. Je payais la goutte à qui me rencontrait. Quand je n'avais plus un sou, je me remettais à l'ouvrage. Nandrin m'embêtait : ce grand beau gars était trop sobre, il était trop heureux près de sa Françoise et de ses trois mioches. Il fallait que ça cessât, et, triple scélérat que j'étais, je m'attachai à lui comme une pieuvre, et, ma parole ! je lui suçai tout ce qu'il avait de